

ODÉON

THÉÂTRE

direction
Stéphane Braunschweig

DE L'EUROPE

Fraternité, conte fantastique

texte et mise en scène

Caroline Guiela Nguyen

artiste associée

compagnie Les Hommes Approximatifs

Dossier

d'accompagnement

Fraternité, conte fantastique

mise en scène **Caroline Guiela Nguyen**

artiste associée

**18 septembre –
17 octobre 2021**

Berthier 17^e

durée 3h

1h25 / entracte / 1h15

avec

Dan Artus
Saadi Bahri
Boutaina El Fekkak
Hoonaz Ghojallu
Maïmouna Keita
Nanii
Elios Noël
Alix Petris
Saaphyra
Vasanth Selvam
Anh Tran Nghia
Hiep Tran Nghia
Mahia Zrouki

texte

Caroline Guiela Nguyen

avec

l'ensemble de l'équipe artistique

collaboration artistique

Claire Calvi

scénographie

Alice Duchange

costumes

Benjamin Moreau

lumière

Jérémie Papin

réalisation sonore et musicale

Antoine Richard

vidéo

Jérémie Scheidler

dramaturgie

Hugo Soubise

Manon Worms

musiques originales

Teddy Gauliat-Pitois

Antoine Richard

collaboratrice à la réalisation sonore

Orane Duclos

assistant à la réalisation sonore

Thibault Farineau

collaboratrice à la création lumière

Mathilde Chamoux

assistante à la création vidéo

Marina Masquelier

**et l'équipe technique de
l'Odéon-Théâtre de l'Europe**

production Les Hommes Approximatifs

production déléguée Les Hommes
Approximatifs, Festival d'Avignon

coproduction Odéon-Théâtre de l'Europe,
ExtraPôle Provence-Alpes-Côte d'Azur*,
La Comédie – centre dramatique national
de Reims, Théâtre national de Bretagne –
Rennes, Théâtre national de Strasbourg,
Châteauevallon scène nationale, Théâtre
de l'Union – centre dramatique national
du Limousin, Théâtre Olympia – centre
dramatique national de Tours, MC2:
Grenoble, La Criée Théâtre national de
Marseille, Le Grand T théâtre de Loire-
Atlantique, Théâtre des Célestins – Lyon,
La Comédie de Colmar – centre dramatique
national Grand Est Alsace, La rose des
vents – scène nationale Lille Métropole
Villeneuve d'Ascq, Le Parvis Tarbes
Pyrénées, Théâtre national de Nice, Théâtre
du Beauvaisis – scène nationale

coproduction internationale Prospero
– Extended Theatre**, Théâtre national
Wallonie-Bruxelles, Théâtre de Liège, Les
théâtres de la ville de Luxembourg, Centro
dramático nacional – Madrid, Dramaten –
Stockholm, Schaubühne – Berlin, Théâtre
national Dona Maria II – Lisbonne, Thalia –
Hambourg, Festival Romaeuropa

avec le soutien exceptionnel de la Direction
général de la création artistique

avec la participation du Jeune théâtre
national et de l'Institut français – Paris
avec le soutien du Cercle de l'Odéon

Sommaire

4 Introduction

5 “Un récit dans les étoiles”, entretien avec Caroline Guiela Nguyen

8 Abécédaire

8 Care

8 *FRATERNITÉ, Conte fantastique*, extrait

9 La vulnérabilité

10 Cosmos

10 *FRATERNITÉ, Conte fantastique*, extrait

11 “Tout fait partie d’un cycle”

12 Disparitions

12 “Comme un chien errant”

14 Fraternité

14 Des Fraternités

15 “Quel sera le futur ?”

16 “La fraternité, une amitié par mauvais temps”

17 Mémoire

17 *FRATERNITÉ, Conte fantastique*, extraits

18 La petite mémoire

19 Métissage

19 À propos de *SAIGON*

21 Repères

21 **Caroline Guiela Nguyen**

Introduction

Il était une fois, l'histoire d'une humanité qui avait perdu la moitié d'elle-même et qui décida d'inventer un lieu dédié à l'attente de ses absents. Dans ce lieu, femmes et hommes guettaient le ciel en permanence, parce que tout avait débuté un jour où le soleil avait disparu derrière la lune. Tous s'étaient rassemblés pour regarder une éclipse sans se douter de rien. Elle avait duré 4 minutes... 4 longues minutes... ! Le monde avait été plongé dans une sorte de pénombre incroyable... En plein après-midi... Et quand au bout de tout ce temps, le soleil réapparut, les femmes, les hommes, les enfants... tous regardèrent à côté d'eux... et ce qu'ils découvrirent bouleversa leur existence... La moitié des humains n'était plus là. La moitié de l'humanité avait disparu... Ils appelèrent cet événement : "la Grande Eclipe".

L'humanité avait besoin d'aide, tous étaient blessés. Et tous durent se mettre au chevet de tous. Il fallut apaiser le sentiment de vide laissé par tous ceux qui s'étaient volatilisés. Il fallut trouver les moyens de dire à un enfant : *ton père t'aime même si tu ne le vois pas, même s'il est devenu inobservable*. Ils durent trouver de nouveaux outils pour soigner une nouvelle blessure... C'est dans cette urgence que sont nés de nouveaux lieux, qui s'installèrent partout dans le monde. On appela ces lieux : "Centres de soin et de consolation". Il faut imaginer ces années d'attentes passées à dresser des couverts devant des chaises qui restaient toujours vides, à envoyer des messages sans réponses dans les profondeurs du cosmos...

Dossier de présentation du spectacle *FRATERNITÉ, Conte fantastique*



“Un récit dans les étoiles”

Entretien avec Caroline Guiela Nguyen

Dans la continuité de SAIGON, présenté au Théâtre de l'Odéon en 2018, FRATERNITÉ, Conte fantastique est très chargé en émotions. Quelque part dans le futur, la moitié de l'humanité a mystérieusement disparu. En réponse à cette catastrophe, l'autre moitié a construit des Centres de soin et de consolation, où des personnages de multiples provenances tentent de prendre soin les uns des autres. Quel rôle l'émotion joue-t-elle dans votre travail ?

C'est intrinsèquement lié au fait d'avoir sur le plateau des corps que l'on n'a pas l'habitude de voir au théâtre : d'autres visages, d'autres accents, d'autres âges, d'autres langues... Je cherche à créer des situations dans lesquelles les gens représentés, qui peuvent être très différents du public, deviennent des passeurs. Que les spectateurs soient traversés d'un élan d'empathie pour une histoire radicalement autre, qu'ils s'imaginent ce qu'ils seraient à l'intérieur de la vie de quelqu'un d'autre. La présence de gens directement pris dans nos rues et dans nos quartiers crée quelque chose d'une présence inattendue, ou plutôt d'une présence à la fois tant attendue (!) et inattendue, qui fait vibrer le plateau de façon particulière, forte et directe. Cette présence (in)attendue engendre des moments de théâtre qui ont une forme de vibration live, comme on parlerait d'un concert live. Et grâce à cela se forme un pont entre la scène et la salle.

Est-ce que vous pouvez revenir sur votre choix de faire jouer des comédiens non professionnels issus de différents horizons ?

La présence d'acteurs que l'on n'a pas l'habitude de voir sur nos plateaux est très importante pour nous, dans la mesure où ils ne jouent pas leur propre histoire (comme je l'ai beaucoup entendu dire sur SAIGON et même encore sur ce projet). D'abord, je serais incapable de diriger un acteur en ayant entre les mains “son histoire”. Je ne saurais pas comment travailler, je ne trouverais ni ma place ni celle du groupe, j'aurais peur chaque minute de le blesser, bref, c'est inimaginable. Ensuite, j'aime l'idée que les comédiens que l'on a choisis sur FRATERNITÉ, Conte fantastique soient porteurs d'un grand récit, d'une fresque fantastique. Actuellement, quand nous voyons des comédiens habiter de leur présence malheureusement inhabituelle nos plateaux, nous les “employons” pour qu'ils nous racontent leur

propre histoire, leur biographie. Ici, dans FRATERNITÉ, Conte fantastique je voulais que Hiep Tran Nghia ou Dan Artus portent un récit du futur. Un récit dans les étoiles ! Il n'y a pas de scission entre des corps capables de créer de l'imaginaire, et d'autres corps qui, eux, seraient condamnés à ne raconter que le réel dont ils sont issus.

Derrière la convocation de ces “autres corps”, on devine un projet politique...

Oui, cette démarche est politique et citoyenne. C'est en fait un grand processus politique dans lequel nous sommes rentrés avec la compagnie : nous avons passé deux ans à chercher des comédiens dans nos centres sociaux, nos rues, nos marchés. Mon travail en tant que metteuse en scène et autrice, c'est de poser la question de la représentation : qui est-ce qu'on représente ? qu'est-ce qu'on représente ? Aujourd'hui, nous avons envie de venir avec ces visages et ces corps-là au théâtre de l'Odéon, ce grand lieu de la République auquel j'ai la chance d'être artiste associée. Nous bénéficions de subventions publiques, il m'est plus qu'évident que notre théâtre se doit d'embrasser d'autres visages, d'autres langues, d'autres corps, d'autres pensées... ! Ça n'est pas qu'un élan humaniste, c'est un élan en faveur de la santé même de nos plateaux de théâtre et de nos récits. Après les représentations, l'une des questions qui revient souvent est : pourquoi y parle-t-on arabe ? Cette question ouvre pour moi tout le champ du travail qu'il nous reste à faire pour réconcilier nos plateaux et le monde qui existe derrière ses sorties de secours. L'arabe est la deuxième langue la plus parlée en France. Pourquoi parler arabe sur une scène française devrait-il être accompagné d'une note d'intention de 3 000 signes ? Dans un de nos précédents spectacles, *Elle brûle*, on parlait allemand. Jamais la question ne nous a été posée. Même chose pour les accents : pour ce spectacle, je voulais des accents, entre autres l'accent marseillais... impossible à trouver. Voilà l'une des raisons pour lesquelles je travaille avec des comédiens non professionnels. Pourquoi gomme-t-on les accents dans les écoles ? Pourquoi ne pas permettre à un jeune adulte de garder le chant de son enfance tout en lui permettant aussi de naviguer dans d'autres sonorités ? Pourquoi en France ne pas considérer comme en Angleterre que les accents sont une richesse du langage ? Quand je parle de cela, je parle politique et démocratisation du théâtre. On dit

souvent qu'il faut "élargir les publics", je pense qu'il faut également, nécessairement, "élargir nos plateaux". Démocratiser nos institutions ne peut pas uniquement être pensé depuis le service (ô combien nécessaire) des relations publiques, cela nous revient à nous aussi en tant qu'artistes. Pour *FRATERNITÉ, Conte fantastique*, cinq comédiens sont entrés pour la première fois dans un théâtre public. Nous avons accompagné leur découverte d'un espace théâtral qu'ils et elles n'auraient jamais pensé être le leur... Je suis persuadée que des présences comme Nanii ou Maïmouna Keita ouvrent des possibles pour ceux qui ont l'impression que l'institution théâtrale publique, c'est d'abord la maison de Molière et en aucun cas la leur. Alors que Molière les aurait "validés", comme dirait Saaphyra ! Notre processus modifie le réel, c'est en ça qu'il est politique. Car être politique, c'est agir sur le réel, ce n'est pas être un sujet de débat à la sortie d'une salle de spectacle... En fait, faire le choix de ces visages et de ces corps, c'est se poser ensemble, spectateurs, artistes, institutions, cette question : quel projet avons-nous pour nos maisons de théâtre ?

Justement, votre processus de travail est très ancré dans la réalité, mais le spectacle est sous-titré "conte fantastique". Est-ce que vous pouvez revenir sur cette tension entre attachement au réel et volonté de s'en émanciper pour créer de l'imaginaire ?

La frontière entre le réel et la fiction est effectivement très ténue dans nos créations. C'est sûrement dû à l'espace, aux acteurs, et à notre attachement au cinéma, qui dialogue plus directement avec le réel. C'est vrai que le mot de "tension" me parle intimement. Pour *FRATERNITÉ, Conte fantastique* nous avons passé du temps avec des femmes qui travaillent dans des centres de soin (centres Minkowska et Primo Levi à Paris, par exemple). En vous parlant, j'ai retrouvé une phrase que j'ai écrite sur mon cahier au cours d'un entretien avec Sibel Agrali, la directrice du centre Primo Levi : "Sibel me questionne sur l'histoire de notre futur spectacle et, au moment où je vais lui livrer nos pistes fictionnelles, une honte me vient, irrationnelle, toujours la même, quelle idée de raconter une fiction, ici, où la violence de notre réel déborde." La voici ma tension... C'est à la fois une honte et une nécessité immense, car je suis la première à défendre corps et âme le besoin de fiction... Je suis faite de biographie et d'histoire... Toutes les zones aveugles de l'histoire de mes parents, j'ai appris à les vivre grâce à la fiction. Elle a pris le dessus sur l'obscur, le noir, elle m'a en quelque sorte sauvée. Mais je l'aime autant que je la soupçonne... Disons que je ne peux la regarder en face que si elle ne devient pas un parachute pour s'exfiltrer du monde.

L'histoire est émaillée de conflits, de coups d'éclats, de sacrifices, de moments de désespoir... Mais, malgré les différences, les obstacles, et la pluralité de réactions face à la catastrophe initiale, on assiste à la construction de liens. Est-ce que finalement la "fraternité" ne serait pas à entendre comme un processus ?

J'aime tout dans le mot "fraternité" ! J'aime son évidence et son mystère, j'aime ce qu'il impose pour ici et maintenant, et j'aime le projet qu'il dessine. Donc oui j'aime bien l'idée que la fraternité soit un processus, un projet qui pose la question de l'altérité, mais aussi l'immédiateté que propose le mot. Il s'agit de reconnaître l'autre comme un frère, sans hésitation, et d'agir avec lui, pour lui, parce que nous faisons partie de la même communauté humaine. Et puis j'aime le mot "fraternité" pour son aspect spirituel et mystérieux. Je n'ai pas tenté d'éclaircir ou de refermer ce trouble. On a souvent tendance à le confondre avec "solidarité". La solidarité est évidemment un principe très beau et très fort, mais il se solde, ici et maintenant, avec les humains dont on est contemporain. En revanche, la fraternité dépasse le temps immédiatement présent. On peut avoir un élan fraternel pour demain, et un manque fraternel pour hier (et inversement). C'est cette tension, ce geste toujours suspendu, qui me plaît.

Est-ce pour cela que votre pièce dialogue avec le futur ?

Oui, il s'agit d'interroger la possibilité du lien par-delà le temps. En préparant le projet, nous avons visité le bureau de Rétablissement des liens familiaux, à la Croix-Rouge, qui propose à des personnes ayant perdu quelqu'un de cher de retrouver sa trace, au nom du droit de chaque être humain à être proche de ceux qu'il aime. Deux sœurs avaient été séparées pendant la Seconde Guerre mondiale : soixante ans plus tard, alors qu'elles étaient âgées de 80 ans, le bureau les a rappelées. Durant toutes ces décennies, leur dossier n'avait jamais été clôturé, juste suspendu dans le temps – c'est vraiment le terme exact que ces femmes du RLF ont employé. Chaque dossier est ouvert aujourd'hui, et sera continué peut-être par nos enfants... Le travail avec la Croix-Rouge nous a aussi conduits à nous intéresser à celui de Cristina Cattaneo, médecin légiste italienne, qui alerte sur l'importance d'identifier les corps de migrants noyés en Méditerranée. Elle exprime très clairement que si nous ne faisons rien pour tous nos frères et sœurs qui coulent en Méditerranée, cette blessure restera suspendue (toujours ce mot) au-dessus de nos sociétés. Ainsi, dans le laboratoire de Cristina Cattaneo, on identifie des hommes récemment échoués en mer comme des hommes dont le décès a eu lieu au XVIII^e siècle... Pour moi, c'est cela la fraternité : cet élan qui nous invite à réparer maintenant pour hier et demain.

Propos recueillis par Raphaëlle Tchamitchian, le 15 août 2021.



Fraternité, conte fantastique © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

A voir

Théâtre et canapé avec Caroline Guiela Nguyen,
Une série de courts reportages sur la création de *FRATERNITÉ, Conte fantastique*
Théâtre et canapé - Odéon-Théâtre de l'Europe (theatre-odeon.eu)

Abécédaire

Parcours dans le spectacle *FRATERNITÉ*,
Conte fantastique, sous forme d'abécédaire

Care

FRATERNITÉ, Conte fantastique, extrait

Ça fait 5 ans !

60 mois.

1865 jours que j'attends, que je suis dans le noir, que ma famille me manque.

Et qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

Vous allez faire des plannings ?

Des groupes de parole sur l'attente ? Sur l'amour ?

Vous allez demander aux gens de laisser un millième message dans cette putain de cabine ?

Vous aller préparer des paniers repas, des couscous, des osso bucco ?

Et puis finalement on va tous se prendre par la main et on va faire la ronde de l'espoir ?

J'ai mal,
je souffre,
et je vais vous dire une chose terrible, qui me détruit le cœur...
mais notre vie d'avant a disparu et elle ne reviendra jamais.
Et rien, vous m'entendez, rien ne me consolera jamais de ça.

FRATERNITÉ, Conte fantastique

La vulnérabilité

Si l'homme fait exception, c'est bien du côté de la responsabilité, de l'obligation éthique et épistémologique qu'il se donne de poursuivre cette tâche "humaniste" : former l'humain, le maintenir maître de ses formes et critique de celles-ci.

Il faut dès lors se soucier de rendre "capacitaires" les individus, c'est-à-dire de leur redonner aptitude et souveraineté dans ce qu'ils sont ; comprendre que la vulnérabilité est liée à l'autonomie, qu'elle la densifie, qu'elle la rend viable, humaine ; travailler à faire que cette vulnérabilité soit pour autant la moins irréversible possible. Je souhaite porter et promouvoir une vision de la vulnérabilité qui ne soit pas déficitaire mais, tout au contraire, inséparable d'une nouvelle puissance régénératrice des principes et des usages. La vulnérabilité est une combinaison d'hypercontraintes, qui sont souvent d'emblée dévalorisées, stigmatisées par la société comme étant non-performantes, invalidantes et

créatrices de dépendances. Mais elle nous invite, nous, les "autres", à mettre en place des manières d'être et de se conduire, précisément autres, aptes à faire face à cette fragilité pour ne pas la renforcer, voire pour la préserver, au sens où cette fragilité peut être affaire de rareté, de beauté, de sensibilité extrême. Ce qui est donc intéressant dans la vulnérabilité, en dehors du fait qu'elle est consubstantielle à tout homme et finalement assez peu spécifique, c'est qu'elle invite l'homme à inventer un ethos, à produire un geste plus soucieux de la différence de l'autre : elle fait naître chez nous une préoccupation, une attention, une qualité inédite de présence au monde et aux autres. Elle fait naître chez nous un être, une manière d'être, un style de vie, un autre nous-même.

Cynthia Fleury, *Le Soin est un humanisme*, Tracts Gallimard n°6, 2019 p. 7, 8



Fraternité, conte fantastique © Jean-Louis Fernandez

Cosmos

FRATERNITÉ, Conte fantastique, extrait

Quelque chose dans l'univers semblait réagir à cette douleur abyssale ouverte dans le cœur de tous. Le cosmos devenait le miroir des cœurs.

FRATERNITÉ, Conte fantastique, extrait.

“Tout fait partie d'un cycle”

Valentina Rodriguez (*victime du régime de Pinochet*)

- Je suis fille de parents arrêtés et disparus. On a d'abord arrêté mes grands-parents. Ils sont restés plusieurs heures en détention. On les a menacés sans relâche pour qu'ils disent où se trouvaient mes parents, sinon, moi aussi je disparaîtrais. Sous la menace, mes grands-parents les ont conduits là où se cachaient mes parents. Après les avoir arrêtés, ils m'ont rendue à mes grands-parents qui m'ont élevée. L'astronomie m'a aidée en quelque sorte à donner une autre dimension à la douleur, à l'absence, à la perte. Lorsqu'on est parfois seul face à cela, ces moments sont aussi nécessaires, la douleur devient oppressante. Je me dis que tout fait partie d'un cycle qui n'a pas commencé ni ne se

terminera avec moi, ni avec mes parents, ni avec mes enfants. On fait tous partie d'un courant, d'une énergie, d'une matière qui se recycle. C'est le cas des étoiles qui doivent mourir pour que naissent d'autres étoiles, d'autres planètes, une nouvelle vie. En me disant cela ce qui est arrivé à mes parents et leur absence prennent une autre dimension. Cela prend un autre sens et me libère un peu de cette grande souffrance parce que je me dis que rien ne se termine à jamais.

Valentina Rodriguez, in *Nostalgie de la lumière* (*Nostalgia De La Luz*) documentaire de Patricio Guzmán, 2010, Atacama Productions



Fraternité, conte fantastique © Jean-Louis Fernandez

Disparitions

“Comme un chien errant”

Au début, je pensais qu'il était facile d'imaginer l'angoisse de celui qui reste dans ces limbes. Puis un jour, j'ai été confrontée au visage rendu presque inexpressif par des années d'incertitude de la mère d'une jeune fille piémontaise disparue depuis près de vingt ans. J'ai compris alors combien j'étais loin d'imaginer ce sentiment. Lors d'une des nombreuses réunions consacrées aux personnes disparues, cette femme m'avait expliquée, en scandant lentement chaque mot, qu'elle aurait préféré apprendre que sa fille était morte, pour avoir enfin une réponse, et qu'il lui semblait parfois que son châtiment était de ne jamais réussir à perdre tout à fait espoir : savoir, au fond, que jamais elle ne reverrait sa fille, mais ne pas parvenir à accepter qu'elle fût morte, parce qu'elle ne pouvait pas voir son corps et se faire une raison. Son visage de femme entre deux âges était impassible, recouvert d'une couche de

fond de teint si épaisse que l'on devinait à quel point ce rituel quotidien avait perdu toute signification. Dans ses yeux, aucune larme ; aucun spasme non plus qui aurait trahi des pleurs retenus. “Certains soirs, me dit-elle, je vais me coucher en me demandant si elle est vivante, et où elle peut être, si elle souffre, si elle se sent mal... ou si son cadavre est au fond d'un ruisseau à la merci des pluies.” Les yeux rivés vers le sol elle avait ajouté : “Comme un chien errant”.

[...]

L'identification des morts répond à une exigence atavique. Il faut pouvoir les toucher pour accepter qu'ils ne sont vraiment plus en vie, pouvoir leur offrir une sépulture ou au moins prendre soin d'eux une dernière fois.

Cristina Cattaneo, *Naufragés sans visages, donner un nom aux victimes de la Méditerranée*, Albin Michel, 2019, p. 14-15.



Fraternité, conte fantastique © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

Pour continuer

Livres

- Cristina Cattaneo, *Naufragés sans visages, donner un nom aux victimes de la Méditerranée*, Albin Michel, 2019
- Tania Tervonen, *Aux pays des disparus*, Fayard, 2019
- Alice Verstraeten, *Disparition et témoignage, réinventer la résistance dans l'Argentine des Mères de la Place de Mai*, Hermann, PUL/Mémoire et survivance, 2014

Podcast

- Entretien avec Cristina Cattaneo, L'enjeu de l'identification des corps repêchés en Méditerranée - Ép. 1/5 - Les restes humains, ferments de l'humanité (franceculture.fr)

Vidéos/films

- Patricio Guzmán, *Nostalgie de la lumière (Nostalgia De La Luz)* documentaire de 2010, Atacama Productions
- Almudena Carracedo et Robert Bahar, *Le Silence des autres*, film documentaire, Sophie Dulac Distribution, 2018

Fraternité

Des fraternités

Il existe au moins trois manières de définir [la fraternité] : la première renvoie à la dimension religieuse, monastique, celle qui considère que nous ne faisons qu'un dans le corps du Christ, que nous sommes une même humanité fraternelle. La fraternité y est une forme d'incorporation divine et de vie en communauté fermée, recluse. Deuxième approche, celle, révolutionnaire, qui accompagne la naissance de la 1^{ère} République, ou comment l'An I représente une nouvelle ère pour les hommes, tous égaux et frère, frères dans leur humanité mais aussi dans leur citoyenneté. La fraternité révolutionnaire est une fraternité des Lumières, de l'humanisme. Néanmoins, dans cet idéal transparait ce que Sartre avait appelé une fraternité de terreur : il y a les "amis" de la République, les citoyens-frères de la République indivisible, et les ennemis. Cette binarité, ce radicalisme fort dans l'idéal révolutionnaire vont disparaître dans la troisième définition possible de la fraternité, celle de 1848 et au-delà, jusqu'à nos jours : non pas la sacralisation d'une dimension divine de l'humanité, mais la sacralisation d'un "ici et maintenant", incarné par la République, qui unit les hommes dans leur humanité sociale.

Il faut comprendre que la Révolution française a créé la fraternité laïque, ou ce que j'avais appelé, dans *Les Pathologies de la démocratie*, la transcendance sans le dogme, une manière pour elle de sacraliser les principes de la démocratie républicaine en lieu et place de Dieu. Régis Debray a beaucoup développé cette approche, avec son "moment fraternité". Il existerait dans toute société, selon lui, un "invariant sacré" et la fraternité pourrait le symboliser. Il est clair que la notion de fraternité, dans notre devise républicaine, contient tout cela à la fois : notre fraternité laïque et sociale est sacralisée en lieu et place d'une fraternité plus christique ou spirituelle. La République fait de nous des frères que nous ne sommes pas sans elle. Et après 1848, et la naissance de l'État social, nous pouvons poser que la République sociale et solidaire fait de nous des "frères", dissemblables mais égaux en droits. Nous aurions pu changer notre devise en remplaçant "fraternité" par "solidarité". Mais le peuple français reste attaché à cet idéal d'indivisibilité, symbolisation très forte de l'humanité toute entière et non des seuls ressortissants nationaux. Notre fraternité française est républicaine et internationaliste. La solidarité n'est pas exclusivement nationale, du moins dans notre idéal. La traduction laïque de la communauté divine, c'est la fraternité dans son acception universaliste.

Cynthia Fleury, Entretien, "Ce sont les inégalités qui menacent la fraternité", in *Le 1hebd*, n° 307, mercredi 20 juillet 2020, *Sororité, Fraternité*.

“Quel sera le futur ?”

Quel sera le futur ? Il est incertain. Les mêmes moteurs couplés qui propulsent désormais le vaisseau spatial Terre, science-technique-économie, vont à la fois dans le sens catastrophique de désastres en chaîne, voire d'effondrement de civilisations, et dans le sens apparemment euphorique d'un transhumanisme, créant un homme augmenté, alors que le problème fondamental de l'humanité en ce stade critique et transformateur de son aventure est celui de l'amélioration des humains à partir de leurs capacités de compréhension, d'amour et de fraternité.

Dés lors, nous devons tout faire pour :

1. Sauvegarder et développer les fraternités des oasis. Le déferlement des forces négatives en notre époque de régressions éthiques et politiques généralisées rend de plus en plus nécessaire la constitution de ces oasis. Nous devons créer des îlots de vie autre, nous devons multiplier ces îlots car ou bien les choses vont continuer à régresser et les oasis seront des îlots de résistance de la fraternité, ou bien il y aura des possibilités positives et ce seront les points de départ d'une fraternité plus généralisée dans une civilisation réformée.
[...]

2. Nourrir et développer une conscience d'humanité à partir d'un humanisme régénéré. L'humanisme régénéré ne se borne pas à la reconnaissance de l'égalité de droits et de la pleine qualité d'humanité à toute personne. Il comporte aussi la conscience de l'inséparabilité de l'unité et de la diversité humaine. Il comporte la conscience de la responsabilité humaine à l'égard de notre nature vivante de notre Terre. Il comporte la conscience de la communauté de destin de tous les humains que suscite de plus en plus le processus déchaîné de la mondialisation. Il comporte enfin la conscience que chacun d'entre nous est un moment de la formidable et incroyable aventure humaine, laquelle est un rameau hyperdéveloppé de la formidable et incroyable aventure de la vie, laquelle est un rameau hyperdéveloppé de la formidable et incroyable aventure du cosmos...

Edgar Morin, *La Fraternité Pourquoi ? Résister à la cruauté du monde*, Actes Sud, 2019, p. 55-58.

“La fraternité, une amitié par mauvais temps”

... La fraternité rassemble plutôt sur la dissemblance et sait transformer l'humiliation en fierté [...]. C'est un apprentissage. L'idée que l'humanité est une stipule un devoir de respect, dû à tout homme quel qu'il soit, mais qui peut se montrer passif et abandonner l'autre à son sort, alors qu'un frère vit le malheur de l'autre comme le sien propre.

[...] L'amitié berce, la fraternité secoue. C'est une farouche qui mobilise, mais qui ne réclame ni intimité ni affinité particulière. Amitié vient d'aimer. C'est trop pour elle, et trop peu. Trop pour une passion calme, sans la fièvre ni la demande d'exclusivité propre à l'amour. Mais trop peu pour du combatif et du revendicatif, pour une dissidence transmuée en alliance, entre des exclus soudés par une même mémoire et une même espérance.

C'est de l'amitié, si l'on veut, mais par mauvais temps – de guerre, d'exil, de prison ou d'opposition. Cette demande de camaraderie à temps plein, comme mode de vie, se fortifie dans les épreuves et s'effrite dans le prospère. Cette amitié politisée, la vie politique lui est fatale, elle qui ne connaît que le rapport de force, le croc-en-jambe et la compétition. En triomphant, une fraternité se renie parce qu'elle exige plus qu'elle ne peut obtenir. Son exigence par trop radicale fait la fragilité d'un pari sur l'avenir dont n'ont pas besoin, heureusement pour elles, la camaraderie sportive fervent d'un stade et d'un match, intense mais circonscrite, ni l'amitié mondaine, cet art d'agrément qui ne tire pas à conséquence. Ces connivences à mi-corps, mi-temps, n'engagent qu'une petite moitié de l'âme. La fraternité rêve d'être tout à tous.

Régis Debray, *Le Moment fraternité*, Gallimard, 2009, p. 247-249



Fraternité, conte fantastique © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

Pour continuer

- Abdernour Bidar, *Plaidoyer pour la fraternité*, Albin Michel 2015
- Régis Debray, *Le Moment fraternité*, Gallimard, 2009
- Edgar Morin, *La Fraternité Pourquoi ? Résister à la cruauté du monde*, Actes Sud, 2019
- *Le 1hebd*, n°307, *Sororité, Fraternité*

Mémoire

FRATERNITÉ, Conte fantastique, extraits

Chant pour la mémoire

1.
À ce qui persiste d'eux dans le
continent de notre mémoire.
*To what remains of them
in the continent of our memory.*

2. Je ne me souviens
Ni de ton nom
Ni de ton visage
Ni de ton sourire
Je me souviens
De l'amour si fort

*I do not remember
Or your name
Neither of your face
Or your smile
I remember
Love so strong*

Chant des Absents

1.
Que dire à la mère sans enfant
Que dire à l'amant sans amour

*What to say to the childless mother
What to say to the lover without love*

2.
Que faire de nos maisons
De nos jardins de nos églises
Que faire de nos écoles

*What to do with our houses
From our gardens to our churches
What to do with our schools*

3. Ô le manque intarissable
Ho the inexhaustible lack

4. Chaque matin
Je prie pour que le monde se renverse
Et emporte avec lui
Le reste d'une vie qui ne me sert qu'à te pleurer

*Each morning
I pray that the world will overturn
And take with him
The rest of a life that only makes you cry*

FRATERNITÉ, Conte fantastique, extraits

La petite mémoire

La grande mémoire est dans les livres et puis il y a la petite mémoire : c'est savoir où sont les meilleures quiches lorraines à Paris, quelques histoires drôles... C'est ce que nous sommes. Et quand quelqu'un meurt ce qui est toujours affreux, c'est que cette petite mémoire disparaît totalement. Ce qui nous différencie les uns les autres ce sont ces petites histoires. C'est ce que nous sommes. Essayer de préserver cette petite mémoire – ce qui est en fait impossible à préserver car c'est tellement lié à chaque être humain – a toujours été une chose qui m'a intéressée. Sauver ces bribes de vie. Il y a toujours cette chose étrange, quand quelqu'un meurt au bout de très peu de temps, il ne reste vraiment plus rien. Il y a quelqu'un qui disait une chose que je trouvais jolie : "on meurt aujourd'hui deux fois, on meurt quand on meurt vraiment et on meurt quand on trouve une photo de vous et on ne sait plus qui vous êtes". Toute une partie de mon activité a été une sorte de combat tout à fait grotesque pour sauver cette petite mémoire et donc des choses totalement insignifiantes mais qui nous font. [...]

Ce qui est toujours très étrange c'est qu'on est tous en même temps semblables et tellement différents. Je crois que ce qui est important pour moi c'est qu'on est tous différents et uniques. Il y a toujours ce problème avec les hommes politiques, ils peuvent dire "on va faire une guerre, il y aura 2000 morts ce n'est pas très grave, c'est pas beaucoup". Mais en fait c'est pas 2000 personnes qui meurent, c'est un qui aime les spaghettis, l'autre qui a une petite amie, le troisième qui est un joueur de football. C'est toujours 1 + 1 + 1 et exister c'est justement cela, c'est être différent. Et donc la petite mémoire c'est sauver cette différence, sauver le fait que brusquement on rencontre quelqu'un qui a une passion pour les papillons. Il en a rien fait, mais il a une passion pour les papillons et toute sa vie a été liée à cela.

Christian Boltanski, entretien avec Laure Adler, extrait de *Cercle de minuit*, France 2, 21 mai 1996 (archives INA), Watch | Facebook



Fraternité, conte fantastique © Jean-Louis Fernandez

Métissage

La nécessaire polychromie des plateaux de théâtre ne doit pas relever seulement d'une volonté de représenter la diversité raciale de la société. L'enjeu est bien plus organique et essentiel à la nature même de l'art théâtral qui travaille sur une vibration particulière, une "magie" spécifique à la scène qu'on appelle la présence et qui embrasse la dimension vivante et humaine de cet art.

Sylvie Chalaye, *Race et théâtre, un impensé politique*, Actes-sud Papiers, collection Apprendre, 2019

A propos de SAIGON

Tout est métissage, chez Caroline Guiela Nguyen. Son nom et son histoire d'abord, mais aussi son théâtre qui, après des débuts remarquables avec des créations comme *Elle brûle* ou *Le Chagrin*, vient de connaître un bel accomplissement. Avec *SAIGON*, son dernier spectacle, créé à la Comédie de Valence le 1^{er} juin, puis présenté au début du Festival d'Avignon avant de largement tourner dans toute la France, la démarche menée depuis une dizaine d'années par la jeune (35 ans) metteuse en scène, avec sa compagnie Les Hommes approximatifs, semble particulièrement aboutie.

Le spectacle lui trottait dans la tête depuis longtemps, de même que l'envie de raconter l'histoire des relations entre la France et le Vietnam. Caroline Guiela Nguyen est elle-même fille de "Viet-keu" comme on appelle les Vietnamiens exilés à l'étranger. Sa mère est arrivée en France en 1956, après la partition du pays et le retrait militaire de la France, comme nombre de ses compatriotes. Pour autant, si la pièce se déroule entre 1956 et 1996, entre la capitale du Sud-Vietnam et Paris, "*SAIGON* n'est ni un projet autobiographique, ni un spectacle sur la colonisation", posait la jeune femme lors d'un entretien accordé en juin ("*Avec SAIGON, Caroline Guiela Nguyen cuisine l'histoire du Vietnam*" par Fabienne Darge. *Le Monde* du 3 juillet 2017). C'est par le biais de l'intime et du récit, et d'un théâtre qui ramène toujours de la vie et du concret, que Caroline Guiela Nguyen aborde cette histoire et sa dimension politique. Et qu'elle affirme une démarche théâtrale passionnante, qui la situe dans une filiation allant d'Ariane Mnouchkine à Joël Pommerat. Depuis le début, la metteuse en scène travaille en création collective, avec de vrais acteurs-créateurs, qui sont aussi bien

professionnels qu'amateurs. D'emblée, il lui est apparu comme "fondamental, vital en termes de représentation, de faire monter sur le plateau du théâtre des corps, des visages, des histoires que l'on ne voyait pas dans le théâtre français" (entretien réalisé en avril 2015, lors de la présentation du *Chagrin*, au Théâtre de la Colline à Paris).

Pour *SAIGON*, elle a donc effectué plusieurs voyages au Vietnam, avec son équipe, afin de "récolter des récits, des ambiances, des sensations" - et de recruter trois jeunes comédiens vietnamiens et deux traducteurs. Mais il ne s'agit pas non plus de théâtre documentaire : la récolte de matériaux, chez cette metteuse en scène qui a fait des études d'ethnoscénologie avant d'entrer à l'école du Théâtre national de Strasbourg, sert de point de départ à la création d'une fiction, nourrie par une forme d'intime collectif.

Saïgon est le fruit, au parfum doux et entêtant, de cette démarche originale dans sa manière de mêler le réel et la fiction et de ramener l'histoire dans le présent de la représentation. Le cœur battant du spectacle est un restaurant, plus vrai que vrai avec ses murs vert pastel, ses petites tables en aluminium et, surtout, sa cuisine en ordre de marche (la scénographie est signée par Alice Duchange, qui collabore avec Caroline Guiela Nguyen depuis le début), installée sur le côté gauche du plateau. Dans cette cuisine officie, en direct, Anh Tran Nghia, comédienne amatrice elle aussi plus vraie que vraie, qui incarne Marie-Antoinette (un prénom couramment donné au Vietnam, au début du XX^e siècle), laquelle tient ce restaurant d'abord dans la capitale du sud-Vietnam, puis à Paris, où elle s'est exilée à la fin des années 1950. Autour d'elle, les histoires se tissent, dans ce spectacle

qui effectue avec une fluidité toute cinématographique d'incessants allers-retours entre 1956 et 1996, entre Saïgon et Paris, et où les scènes se jouent alternativement en vietnamien et en français. Et ce sont ces histoires telles qu'incarénées par des personnages et des acteurs bien vivants, qui disent quelque chose de l'inconscient et de l'impensé colonisé vietnamien, à travers une infinité de détails subtils et intimes. Qui disent ce qu'est l'exil, aussi, tel qu'il se vit au plus profond des êtres.

Rien ne vient peser, rien n'est didactique, dans ce spectacle qui n'a peur ni de l'émotion ni du kitsch, que Caroline Guiela Nguyen manie, comme le reste, la nostalgie et la douleur, avec une infinie délicatesse.

La metteuse en scène installe un espace-temps en apesanteur [...] avec son découpage panoramique, et la dimension romanesque amenée par le séquençage en chapitres et l'utilisation des voix off. "C'est ainsi que se racontent les histoires du Vietnam", dit la metteuse en scène "avec beaucoup de larmes". Le théâtre de Caroline Guiela Nguyen ramène dans le théâtre français nombre d'éléments qui y ont longtemps été considérés comme impurs et donc proscrits, à commencer par ces larmes-là.

Fabienne Darge, "Les récits intimes des corps invisibles, à propos de SAIGON, mis en scène de Caroline Guiela Nguyen" in *Quelle diversité culturelle sur les scènes européennes ? Alternatives théâtrales*, n° 133, novembre 2017



Fraternité, conte fantastique © Jean-Louis Fernandez

Pour continuer

- Sylvie Chalaye, *Race et théâtre, un impensé politique*, Actes-sud papiers, coll. Apprendre, 2020.
- Sous la direction de Françoise Vergès, Leïla Cukierman, Gerty Dambury *Décolonisons les arts !* l'Arche, coll. Tête à tête, 2018
- Quelle diversité culturelle sur les scènes européennes ? *Alternatives théâtrales*, n° 133, novembre 2017

Repères

Caroline Guiela Nguyen

Autrice, metteuse en scène, réalisatrice, Caroline Guiela Nguyen intègre l'école du Théâtre national de Strasbourg puis fonde en 2009 la compagnie Les Hommes Approximatifs. Suivent *Se souvenir de Violetta* (2011), *Ses Mains*, *Le Bal d'Emma* (2012), *Elle brûle* (2013), *Le Chagrin* (2015), *Mon grand amour* (2016), *SAIGON* (2017). En 2016, elle crée avec Alexandre Plank et Antoine Richard une pièce radiophonique, *Le Chagrin* (Julie et Vincent) pour France Culture dans le cadre de "Radiodrama". Parallèlement, Les Hommes Approximatifs et la compagnie Louis Brouillard collaborent avec la Maison centrale d'Arles et Jean Ruimi et y créent *Désordre d'un futur passé* (2016) et *Marius* (2017). *SAIGON* (71^e Festival d'Avignon, et présenté aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de

l'Europe en janvier 2018 et repris en juin 2019) tourne trois ans dans une quinzaine de pays. Il vaut à Caroline Guiela Nguyen, entre autres distinctions, le Prix nouveau talent de la SACD, ainsi que le prix Georges Lermnier du Syndicat de la critique (meilleur spectacle créé en province). Entamé en 2019, le cycle *Fraternité* compte à ce jour trois projets : *Les Engloutis* (un film tourné à la Maison centrale d'Arles et coproduit par Les Films du Worso) ; *FRATERNITÉ, Conte fantastique* (Festival d'Avignon 2021) ; *L'Enfance, la Nuit* (Schaubühne, 2022). Chevalier des Arts et des Lettres depuis 2016, Caroline Guiela Nguyen est aujourd'hui artiste associée à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à la Schaubühne à Berlin et au Théâtre national de Bretagne.

ODÉON

THÉÂTRE

direction
Stéphane Braunschweig

DE L'EUROPE
